

Violence des Jeunes

SOCIÉTÉ : Zurich photographie sa jeunesse

Date de parution:

Mercredi 31 mai 2000

Auteur:

Sylvie Arsever

Bien réelle - elle touche un adolescent sur trois - la violence juvénile est un phénomène complexe, dont les intéressés se plaignent peu et qui ne sévit pas toujours là où l'on croit

Un adolescent zurichois sur trois a été victime au moins une fois dans sa vie d'une agression violente - en ordre décroissant: coups, brigandage, racket, attentats à la pudeur - et un sur six a enregistré une telle agression dans les derniers douze mois. Les jeunes ne dramatisent pas leur situation: dans neuf cas sur dix en moyenne, ils s'abstiennent soigneusement d'informer la police de leur mésaventure, parce qu'ils ne l'ont pas trouvée suffisamment grave (58%) ou parce qu'ils préfèrent régler leurs comptes eux-mêmes (41,6%). Un sur dix, malgré tout, donne une raison opposée à son silence: il craint des représailles en cas de dénonciation. En outre, 7% des élèves sont régulièrement la cible de moqueries et d'injures de la part de leurs camarades. Collectées au cours d'une étude menée par des chercheurs de l'EPFZ* dans soixante-quatre classes de neuvième année (quinze à seize ans) du canton, ces données dessinent le premier portrait chiffré de la violence des jeunes en Suisse. Le phénomène augmente, affirment en chœur policiers et médias depuis le début des années 1990. Mais seule sa pointe est perceptible par le biais des statistiques policières. Le but de l'étude, cofinancée par le Département zurichois de l'instruction publique, était de mieux cerner cette évolution. Trois mille élèves zurichois ont reçu des questionnaires anonymes qu'ils ont remplis en classe. Ils ont été sondés aussi bien sur les violences subies que sur celles qu'ils reconnaissent avoir exercées. Une troisième catégorie de questions avait pour but de déterminer plus précisément le profil des agresseurs et de leurs victimes.

Premier constat: la violence des jeunes se dirige avant tout sur des jeunes. Les réponses relatives aux agressions subies recourent celles sur les agressions commises, sauf pour les agressions sexuelles. Agresseurs et victimes se retrouvent surtout dans les filières de formation moins valorisées et sont majoritairement de sexe masculin, à l'exception des victimes d'abus sexuels.

Les violences sont-elles vraiment en augmentation, comme le donnent à penser les statistiques policières? Sans doute, tranchent les chercheurs sur la base notamment d'études semblables menées à l'étranger, mais pas dans la proportion indiquée (+ 2297% en dix ans). Avec la médiatisation du thème, une partie croissante de la violence juvénile apparaît au grand jour. La ville de Zurich, en tout cas, soutient bien la comparaison internationale: avec 16,5% de jeunes qui admettent avoir commis des actes de violence, elle se situe en queue de peloton par rapport à six villes allemandes où des études semblables ont été menées, avec des résultats situés entre 28,1% pour Hambourg et 17,7% pour Leipzig.

Eduqués à la dure

Les auteurs de violences se distinguent sur plusieurs points de leurs contemporains. Ils commettent plus souvent d'autres délits – larcins, actes de vandalisme, trafic de drogues –, boivent plus et consomment plus de drogues. Ils lisent moins et ont moins de hobbies organisés, regardent davantage la télévision, passent une partie importante de leur temps dans la rue ou dans des bistrotts avec des copains. Et ils ont en général subi une éducation musclée: ils sont 32,6% parmi les garçons et 15,9 % parmi les filles à avoir reçu régulièrement des coups à la maison. La proportion tombe à 20% des garçons et 1,4% des filles dont les parents ont renoncé à la violence physique. Enfin, ils sont plus souvent issus de familles migrantes. Plus que l'origine, c'est la durée du séjour en Suisse et l'intégration qui semblent déterminantes. La propension aux actes de violence est très basse tout de suite après l'arrivée en Suisse (5% des auteurs de violences sont arrivés depuis quatre ans ou moins), elle culmine

après dix ans de séjour (30% des auteurs de violences) et ne fait, ensuite, que diminuer. A origine identique, les jeunes naturalisés sont nettement moins violents, enfin, que les autres. Les chercheurs se sont également intéressés à cette forme plus sournoise de violence qu'on nomme, en américain courant, «bullying», c'est-à-dire à toutes les sortes de harcèlement qui ont pour cadre le préau ou le chemin de l'école: moqueries, racket, dégâts à la propriété, etc. Si les agressions verbales sont fréquentes – un élève sur deux en a subi dans l'année écoulée – les autres demeurent circonscrites aux alentours de 10%, toujours dans l'année écoulée. Mais un petit groupe d'adolescents a des raisons sérieuses de craindre le chemin de l'école: 7% sont la cible de moqueries constantes et 1,5% des filles sont régulièrement victimes de harcèlement sexuel...

La violence des jeunes, telle est la conclusion principale de cette étude, n'est pas un phénomène qu'on pourrait combattre isolément. Elle s'inscrit dans un tableau plus général, qui touche l'école – les écoles «violentes» sont celles où l'on se sent le plus mal –, l'insertion sociale, les loisirs, les comportements appris dans la famille, etc. Les stratégies de prévention doivent en tenir compte et viser une valorisation des compétences et des perspectives des jeunes autant que la diminution de la violence. Et il ne faut pas oublier les victimes, qui voient leur estime de soi gravement malmenée, même si elles se plaignent rarement.

* Manuel Eisner, Patrick Manzoni et Denis Ribeaud, Gewalterfahrungen von Jugendlichen, Sauerländer AG.

© Le Temps. Droits de reproduction et de diffusion réservés. www.letemps.ch

Kids' Behavioral Problems Said Soar

By LINDSEY TANNER = AP Medical Writer = 06/05/2000

CHICAGO (AP) _ New research suggests that the number of U.S. youngsters with emotional and behavioral problems soared in the past two decades, in part because of more poor and single-parent households.

The findings, echoing other recent studies, are based on surveys of pediatricians on more than 21,000 patients.

The researchers said it is not a case of doctors getting better at recognizing and diagnosing emotional and behavioral problems. Instead, they said there is a real increase in such problems among youngsters.

The researchers found that problems such as attention deficit/hyperactivity disorder, depression and learning disabilities more than doubled from 1979 to 1996. Such conditions were identified in 6.8 percent of all doctor visits in 1979 and in 18.7 percent of visits in 1996. Differences in doctor training in identifying such problems did not account for the increases, said Dr. Kelly Kelleher of the University of Pittsburgh and Children's Hospital of Pittsburgh, the study's lead author.

In fact, the highest identification rates were for doctors who trained in the 1970s and before. The findings suggest instead that most of the change was due to "an increase in problems and the kinds of patients they're seeing," said Kelleher, whose study appears in the June issue of the journal *Pediatrics*.

The changes were associated with increases in the proportions of single-parent families and Medicaid enrollment from 1979 to 1996, the researchers said. Fifteen percent of patients in the 1979 study lived in single-parent homes, compared with 22 percent in the 1996 study. Just 6 percent of the earlier patients were on Medicaid, compared with 18 percent of the 1996 patients.

However, pediatricians are geared primarily to deal with "acute" problems in which "children come in, the doctor gives them medicine, the children go away," Kelleher said.

Doctors will be ineffective unless the system is restructured to allow pediatricians to act more like mental-health professionals and spend more time with chronic ailments, he said.

The authors examined data from a 1979 survey of 30 Rochester, N.Y.-area pediatricians, and compared the results with 1996 data from a government-funded study of 395 pediatricians nationwide. A total of 21,065 patients ages 4 to 15 were involved.

The largest changes were in attention deficit/hyperactivity, which increased from 1.4 percent to 9.2 percent, and emotional problems such as anxiety and depression, which increased from a negligible amount to 3.6 percent.

John Lavigne, chief psychologist at Children's Memorial Hospital in Chicago, said that despite the researchers' findings, some of the increase can probably be attributed to pediatricians getting better at recognizing the problems.

The study ``means that doctors before must have been underestimating the problem," Lavigne said. «Chances are they've increased their ability to recognize them.»

La peur au ventre

LE TEMPS DE VIVRE : Au travail

Date de parution:

Samedi 17 juin 2000

Auteur:

Anna Lietti

Ils n'exercent pas ce que l'on appelle habituellement des métiers à risques. Et pourtant, ils en prennent. Et quelquefois, ils craquent. Un pasteur, une enseignante, un psychiatre disent leurs angoisses

Bien sûr, il y a mercenaire, pompier, guide de montagne, des métiers où on est payé pour affronter le risque. Les personnes qui les exercent jouissent 'ailleurs du prestige de ceux qui, comme on dit, tutoient le danger.

Mais admire-t-on un pasteur parce qu'il a osé ouvrir sa porte à un inconnu? Ou un prof parce qu'il a su tenir tête à un grand ado récalcitrant? Bien des métiers que l'on imagine pépères demandent un courage certain à ceux qui les exercent. Nous avons rencontré une enseignante, un pasteur, un directeur d'asile psychiatrique. Nous pensions que la conversation porterait sur les élèves bagarreurs, les vagabonds sans foi ni loi, les fous furieux. Mais, à sa manière, chacun de ces professionnels dit ceci: ce que nous craignons le plus n'est pas la violence physique. Le vrai risque, c'est celui de la relation. Et le péril ne vient pas forcément d'où on croit. On est surpris de voir de quelle violence peut être capable un bon paroissien.

A la crainte de l'autre s'ajoute celle de parler de cette crainte. Là, le psychiatre est privilégié: la gestion de l'angoisse, c'est son métier, et le médecin de l'âme est épaulé par un superviseur, auquel il se confie régulièrement. Le prof et le pasteur, comme sans doute d'autres professionnels, sont, eux, bien seuls: celui qui s'avoue vulnérable passe pour un trouillard. Et, comme dit la prof, «on continue à faire comme si de rien n'était». Les psychologues du travail le savent: les métiers où l'on se met le plus en danger, ceux où l'on craque le plus souvent, sont ceux qui sont basés sur la relation aux autres. Cela devrait nous amener à une redéfinition du courage. Demandez aux femmes de héros: leur homme préfère souvent affronter un champ de mines plutôt qu'une explication au petit déjeuner.

Linda *, 55 ans, ex-enseignante d'allemand

«C'était moi le prof, mais c'étaient les élèves qui décidaient»

«J'ai choisi ce métier par goût et je l'ai pratiqué trente ans. Au début, c'était bien, mais tout était différent. On entrait en classe, les élèves étaient assis à leur place, leur matériel était

prêt, on commençait à travailler. Ils se montraient reconnaissants quand l'enseignant apportait un autre support de travail pour les divertir et enrichir la méthode en cours. Maintenant, lorsqu'on arrive, ils sont dans le couloir, ils se gardent bien d'entrer avant la sonnerie. Puis, lentement ils s'installent, et pas un seul n'aurait l'idée de sortir ses affaires. Il faut tout leur dire. Rien que cette attitude, c'est un affront.

» Puis ils demandent: «On fait quoi, aujourd'hui?» Comme s'ils étaient au club. Et déjà à ce moment-là, suivant la réponse, ils zappent. Quand on a passé la soirée précédente à préparer la leçon, c'est dur. Pour capter leur attention, il faudrait faire du spectacle: déborder de bonne humeur, faire tout un tralala, se vendre, en somme. » Moi, je suis prof d'allemand, pas actrice, et j'ai de la peine à faire du spectacle. J'ai arrêté l'enseignement ce printemps, je ne retournerai jamais dans une classe. Je n'ai pas réussi à m'imposer, j'en étais arrivée à avoir peur d'aller à l'école. Beaucoup de profs commencent à angoisser le dimanche après-midi. Et la nuit du dimanche au lundi est pénible. » J'avais des classes de la 5e à la 9e. Je n'ai jamais eu peur physiquement, et je ne me suis fait insulter gravement qu'une fois. Ce que je n'ai pas supporté, c'est cette guerre d'usure. A la veille d'un travail écrit annoncé bien à l'avance, les élèves prétendaient qu'ils n'avaient pas compris et qu'il fallait leur réexpliquer tel point. «De toute façon, si la moyenne de classe est trop mauvaise, vous n'avez pas le droit de compter le travail», disaient-ils. C'était du chantage. Et moi j'étais assez naïve pour passer une soirée de plus à mon ordinateur, pour des exercices qui n'étaient qu'un prétexte. C'était moi le prof, mais c'étaient eux qui décidaient.

» Eux, c'est-à-dire les cancre. Même peu nombreux, ce sont ceux qui dérangent, aujourd'hui, qui jouissent du prestige et qui mènent la classe. Pour ne pas se faire mal voir, de bons élèves attendent la fin de la leçon pour leurs questions.

» Ce manque de respect pour mon travail, je l'ai ressenti comme un manque de respect pour moi. J'ai souffert aussi de ne pas pouvoir parler de mes difficultés avec mes collègues: si on avoue un problème, on passe pour un faible. Les cadres de discipline se sont effondrés, il faut appliquer des méthodes vivantes avec des classes trop nombreuses. Et tout le poids repose sur l'enseignant: si les élèves ne sont pas intéressés, c'est de sa faute, s'il se fait chahuter, c'est de sa faute. Il est le prof, mais c'est lui qui est constamment jugé. Une fois, cela m'est arrivé d'avoir affaire à un maître de classe qui a fait face. Les enseignants se sont réunis, nous avons élaboré un règlement et nous nous sommes mis d'accord pour le faire respecter. Ça a marché, mais c'était la seule fois.

» J'ai essayé de suivre un cours de formation continue censé aider les enseignants face à ce genre de problèmes. Il ne m'a rien apporté. Je ne crois pas trop à ce genre de formation. Je crois plus à la solidarité entre profs, mais je n'en ai pas vu beaucoup. Je vis seule, et quand on n'a personne à qui parler, ni à l'école ni à la maison, il y a de quoi craquer.

» De temps en temps, un prof craque. Un collègue a fait une dépression et tout ce que les élèves ont trouvé à dire en l'apprenant, c'est: «Il ferait mieux de se flinguer.» C'est un vrai cauchemar. Mais tout le monde continue de faire comme si de rien n'était.»

L'autorité, ça s'apprend

La peur de ne pas être à la hauteur, la peur de se faire avoir, la peur de montrer son ignorance, la peur de la confrontation, la peur d'être jugé. Bien plus que la crainte, plus concrète, de la violence physique, ce sont mille appréhensions «imaginaires» qui nous parasitent, constate Louis Schorderet, psychosociologue et formateur d'adultes à Vézenaz. Imaginaires? «La peur de l'autre est directement proportionnelle au pouvoir qu'on lui attribue.»

Depuis trente-sept ans, Louis Schorderet offre à des professionnels de tous horizons des séminaires de formation dans le domaine de la gestion de conflits, la conduite de réunions, le développement personnel en général. Les autorités scolaires de plusieurs cantons font appel à lui, si bien qu'il connaît particulièrement bien le monde enseignant. «J'ai connu une prof qui

cessait de manger à midi le dimanche parce que l'angoisse du lundi lui faisait vomir tout ce qu'elle avalait.»

Comme tous les métiers centrés sur la relation, celui de prof est particulièrement périlleux. Il l'était moins il y a quelques décennies, lorsque l'instituteur, le médecin, le pasteur inspiraient le respect de par leur fonction même. «Mais ce qui les faisait tenir, c'était leur statut de notables exerçant un pouvoir, non leur autorité.» Aujourd'hui, les figures de pouvoir sont bien affaiblies et chacun doit conquérir, personnellement, son autorité. C'est beaucoup demander, mais ça en vaut la peine, assure Louis Schorderet, qui a connu l'école des années 40 et sa «pédagogie de la récitation»: il en frémit encore. Ainsi, moins que jamais, les connaissances techniques ne suffisent: «Ce n'est pas parce que j'ai un doctorat en italien que je vais être un bon prof d'italien.» Mais la bonne nouvelle, c'est que toutes ces qualités impalpables qui font un bon prof, ou un bon ecclésiastique, ne sont pas si impalpables que ça: «La gestion de groupes, ça s'apprend, et ça s'entraîne. L'autorité et la confiance en soi, aussi.»

Pourquoi, alors, ces apprentissages ne font-ils pas partie, dans la plupart des métiers basés sur la relation, de la formation initiale, ou si peu? « Il y a certainement beaucoup de choses à améliorer du côté de la formation», concède Louis Schorderet. N'empêche, la responsabilité de chacun reste entière: Celui qui veut entreprendre aujourd'hui une démarche de formation personnelle peut le faire, les cours sont là. Mais beaucoup, toujours prêts par ailleurs à améliorer leurs connaissances techniques, sont très réticents: J'ai vu des cadres du secteur privé se remettre en cause comme jamais des enseignants ne l'on fait.»

Alain*, 53 ans, directeur d'asile psychiatrique

«Il me semble pourtant que je suis assez trouillard»

«Il m'est arrivé trois ou quatre fois d'avoir réellement peur dans l'exercice de mon métier. A mes débuts, lorsque j'étais assistant psychiatre à l'hôpital, la police m'a amené un jeune gars qui venait de démolir un bistrot. Il a sorti un couteau de sa botte et l'a lancé dans ma direction: la lame est passée à 10 centimètres de mon visage. Sur le moment, la peur m'a sidéré. J'étais très tenté de lui en vouloir personnellement.

» Une autre fois, les gendarmes ont amené en pleine nuit un type qui avait tellement endommagé le fourgon dans lequel on le transportait qu'il avait fallu changer de véhicule. A un moment donné, l'homme m'a pris le poignet et la cheville et m'a dit: «Je peux vous montrer ce que je sais faire sans arme.» J'ai compris qu'il pouvait me tabasser et j'ai eu très peur. Je ne l'ai pas enfermé, j'ai parlé avec lui et il a fini par se calmer. Il s'était fait battre dans sa famille jusqu'à l'âge de 18 ans et c'était la première fois que quelqu'un écoutait son histoire. Des mois plus tard, après sa sortie, il m'a lui-même amené un copain à la dérive, en lui disant: «A ces gens-là, tu peux faire confiance.» Ça m'a fait très plaisir.

» Je ne sais pas trop comment je fais dans ces cas-là pour surmonter ma peur. J'ai appris à me méfier de l'urgence, à prendre le temps d'évaluer l'état intérieur de celui qui me fait face, ainsi que le mien. De manière générale, il me semble pourtant que je suis assez trouillard. Par exemple, je ne pourrais pas aller, comme certains journalistes, dans un pays en guerre: j'aurais trop peur de me faire arrêter et interroger. Ce qui m'aide probablement, c'est que je n'ai pas la peur physique. Je suis fils de paysan, j'ai beaucoup travaillé avec les chevaux et le bétail, dernièrement je me suis coltiné un taureau camargais...

» Ce qui est certain c'est que surmonter sa peur est crucial dans les circonstances critiques. Si le veilleur de nuit est anxieux, l'infirmière surchargée et qu'on ne se sent pas soutenu, on a vite fait de prendre des mesures qui vont à l'encontre de l'effet thérapeutique. On déclare le malade violent, on lui administre des doses massives de médicaments et on l'enferme en cellule capitonnée. C'est le début du cercle vicieux: l'agitation augmente, les agressions contre le personnel aussi, suscitant des réponses répressives, et ainsi de suite.

» La responsabilité du directeur est donc très lourde: non seulement il doit s'arranger avec sa peur, mais il doit surtout veiller à ne pas faire monter le taux d'anxiété, et donc de violence,

dans son hôpital. Pour cela, il doit instaurer avec le personnel une atmosphère de confiance, de transparence et d'estime réciproque.

» En réalité, la dangerosité des malades mentaux peut être spectaculaire, mais elle n'est pas plus grande que celle de la moyenne de la population: 80% des gens qui se font tuer sont victimes d'un proche parent ou d'un ami, non reconnu comme malade.

» Les véritables craintes des psychiatres sont ailleurs. Il y a la peur de se tromper, par exemple dans l'évaluation des risques: si on laisse sortir une personne suicidaire et qu'elle se jette sous un train, il y a de quoi passer des nuits blanches. Nous sommes constamment confrontés à des gens très angoissés, menacés de destruction, suicidaires, révoltés. La grande difficulté, c'est de s'ouvrir à leur souffrance sans se laisser contaminer. Car le réflexe de défense le plus simple serait de fermer les vannes de l'émotion, par exemple en rationalisant. Mais avec cette attitude, on s'empêche d'entrer en relation humaine. Le professionnel qui affirme ne jamais avoir peur est pris dans ce piège. Trouver le juste milieu est difficile.

» On croit souvent que le psychiatre a peur de devenir fou lui-même. Je n'ai pas cette crainte. Mais peut-être suis-je déjà trop atteint pour m'en apercevoir!»

François *, 40 ans, pasteur

«Très vite, on devient méfiant, pour se protéger»

«Lorsque j'ai décidé d'être pasteur, l'idée que j'allais être confronté à la violence ne m'est pas venue. Les études que nous suivons ne nous préparent pas à la réalité. Certains de mes confrères ont été, plus gravement que moi, victimes de chantages et d'agressions. Une enquête a montré que le phénomène est habituel et je trouve important que cela se sache (lire ci-dessous).

Le plus difficile, c'est que l'on s'engage dans cette voie avec une attitude d'ouverture et que, très vite, on devient méfiant, pour se protéger. J'ai deux enfants et une femme, et c'est elle qui a vécu les moments les plus délicats. La première alerte s'est produite très peu de temps après notre installation. Un couple a sonné à la porte, demandant à me voir. J'étais absent, ma femme a installé ces personnes au salon pendant qu'elle allait téléphoner et, lorsqu'elle est revenue, le couple avait disparu, ainsi que le porte-monnaie qu'elle avait laissé dans la pièce. Une autre fois, elle s'est retrouvée avec un couteau sous la gorge, menacée par un homme auquel elle venait de refuser de l'argent. Les enfants jouaient dans la pièce d'à côté. Personnellement, j'ai plutôt été victime de menaces verbales. J'ai toujours refusé de donner de l'argent et les quémandeurs ne le prennent pas toujours bien. Certains sont des réguliers. Il y a, par exemple, un aiguiser de couteaux qui passe tous les trois-quatre ans et qui essaie de m'embobiner avec des histoires invraisemblables. Celui-là m'a fait peur au début, mais maintenant, il ne m'impressionne plus.

Rapidement, nous avons adopté une attitude assez sèche et maintenant, nous ne sommes plus dans le circuit des tapeurs. C'est qu'ils se connaissent entre eux et ils font le tour des paroisses. Quand il y a une bonne poire, la nouvelle circule. Bien sûr, certains ont vraiment faim. D'ailleurs, nous n'avons jamais refusé de donner de la nourriture. Mais quand quelqu'un vous dit: «Quoi, du rôti de porc? Chez le voisin, j'aurais de l'entrecôte!», ce n'est pas agréable. La peur de se faire avoir existe. Un pasteur ne peut pas perdre son autorité.

Nous accueillons aussi régulièrement des clandestins ou des travailleurs de passage, en provenance des pays de l'Est. Leur ouvrir la porte s'inscrit dans la tradition du pèlerinage, il me semble important de la maintenir.

Mais le danger ne vient pas que de l'extérieur, loin de là. Les chiffres montrent que les paroissiens peuvent être tout aussi violents que les vagabonds. Certains collègues ont reçu des menaces de morts ou vu leurs carreaux cassés suite à leurs prises de positions la tolérance envers les réfugiés passe souvent mal.

Ce que je vis personnellement, c'est une manque de respect, une négation de notre intimité, qui peuvent être très agressants. Certaines personnes pillent notre potager, j'ai vu une dame creuser nos plates-bandes pour déterrer des racines d'iris. Un paroissien venait au jardin pour

faire faire ses besoins à son berger allemand. «Je paie mes impôts d'Eglise, j'ai le droit», m'a-t-il dit. Sur le moment, j'étais tellement estomaqué que je n'ai rien dit.

Le problème, quand vous êtes pasteur, c'est que vous ne vous sentez pas le droit d'engueuler vos paroissiens. Vous êtes censé tout supporter avec patience et grandeur d'âme.

Mais si j'ai récemment perdu 15 kilos en un mois, c'est encore pour une autre raison: j'ai vécu des pressions terribles de la part de ma hiérarchie, à savoir le conseil de paroisse. J'ai souffert du manque d'écoute, du manque de reconnaissance de mon travail, de petites mesquineries incessantes. C'est usant. La paroisse a d'ailleurs perdu huit pasteurs en quinze ans, ce n'est pas pour rien. Un pasteur doit être manager, animateur, conseiller conjugal, comptable. Il n'a pas à se plaindre, il n'a besoin de rien, la prière doit lui suffire. A la fin, on craque. Mais le phénomène ne concerne pas que ma paroisse: un pasteur sur trois est victime de mobbing.»

Peur et angoisse

Les médecins de l'âme font une distinction précise entre peur et angoisse.

L'angoisse est un sentiment diffus, souvent sans objet, inhérent à la nature humaine, et dont chacun fait l'expérience dès l'enfance, avec les premières séparations. Cette anxiété fait partie de la normalité, au point qu'une certaine dose d'angoisse est nécessaire pour vivre: un être totalement dénué d'inquiétude n'a aucune raison de se lever le matin.

La peur, elle, est un réflexe tout aussi naturel, inscrit dans nos gènes de mammifères: elle est en principe liée à la perception d'un danger bien réel, menaçant l'intégrité de la personne. La peur est circonscrite, identifiable, et partageable puisque fondée sur une réalité objective. Elle induit, selon les circonstances, la fuite, l'attaque, la sidération ou la protection.

En principe séparés, ces deux états, dans la réalité, se rejoignent souvent. Lorsque l'angoisse est trop forte, l'être humain a tendance à la projeter hors de lui-même pour mieux la maîtriser. Il cherche à passer de l'angoisse à la peur, en se focalisant sur un objet: il préfère, en somme, avoir peur pour une bonne raison que d'être angoissé sans savoir pourquoi.

C'est ainsi que, de tout temps, les cultures ont produit des mythes, des contes et des superstitions, très utiles pour conjurer l'anxiété diffuse d'être au monde. Mais aussi, de tout temps, face à un avenir trop incertain, les sociétés se sont trouvées des boucs émissaires, avec les conséquences que l'on sait.

Au niveau individuel, certaines personnes organisent leur angoisse sous forme de petites peurs: elles ne supportent pas les serpents, les souris, les ascenseurs. Tant que ces phobies ne sont pas trop handicapantes, elles jouent leur rôle et tout va bien. Mais il y a des manières bien moins économiques de passer de l'angoisse à la peur. Certains vont jusqu'à créer l'événement qu'ils redoutent: c'est le cas de certaines victimes, qui, à force de craindre l'agression, la provoquent. D'autres ont peur de tout, à commencer par les jeunes et les étrangers. Et ce n'est pas une vie.

A. L.

Pasteur, un métier à risques

Une enquête, menée en été 1999 par la Société pastorale réformée évangélique de l'Union synodale Berne-Jura, a montré que près de la moitié des répondants avaient été confrontés à des situations de violence ou de menaces dans l'exercice de leur profession. Dix-sept personnes sur les 100 concernées mentionnaient des menaces de mort, menaces avec armes à feu, coups de feu tirés contre la cure, mise à mort d'animaux domestiques, coups et blessures, vols, violations de domicile et injures. Les paroissiens sont les premiers auteurs de ces actes, avant les vagabonds. Certains sont drogués, malades ou désespérés. D'autres manifestent ainsi leur désaccord avec les options théologiques ou politiques du pasteur. Troisième source de

violence: le mobbing, exercé par la hiérarchie. Selon Rudolf Zimmermann, pasteur à Steffisburg, le mobbing est «typiquement la manière utilisée par l'Eglise pour se débarrasser des gens dont elle ne veut plus».

A. L.

© Le Temps. Droits de reproduction et de diffusion réservés. www.letemps.ch

Groups Link Media to Child Violence

By JESSE J. HOLLAND = Associated Press Writer = 07/25/00

WASHINGTON (AP) _ Marking what one lawmaker called a turning point in the battle against entertainment violence, four national health associations are directly linking violence in television, music, video games and movies to increasing violence among children.

«Its effects are measurable and long-lasting," the four groups say in a statement. ``Moreover, prolonged viewing of media violence can lead to emotional desensitization toward violence in real life.»

The joint statement by the American Medical Association, the American Academy of Pediatrics, the American Psychological Association and the American Academy of Child and Adolescent Psychiatry will be the centerpiece of a public health summit Wednesday on entertainment violence.

«The conclusion of the public health community, based on over 30 years of research, is that viewing entertainment violence can lead to increases in aggressive attitudes, values and behaviors, particularly in children», the organizations' statement says.

Advocating a code of conduct for the entire entertainment industry, Sen. Sam Brownback, R-Kan., compared the statement to the medical community declaring that cigarettes can cause cancer.

«I think this is an important turning point» said Brownback. «Among the professional community, there's no longer any doubt about this. For the first time, you have the four major medical and psychiatric associations coming together and stating flatly that violence in entertainment has a direct effect on violence in our children.»

The Motion Picture Association of America and the National Association of Broadcasters refused to comment Tuesday on the medical associations' statement. «I'm not going to comment on something we haven't seen», said Jeff Bobeck, spokesman for the National Association of Broadcasters.

The four health professional groups left no doubt about their feelings in the statement: «Children who see a lot of violence are more likely to view violence as an effective way of settling conflicts. Children exposed to violence are more likely to assume that acts of violence are acceptable behavior» it said.

«Viewing violence can lead to emotional desensitization toward violence in real life. It can decrease the likelihood that one will take action on behalf of a victim when violence occurs.»

«Viewing violence may lead to real life violence. Children exposed to violent programming at a young age have a higher tendency for violent and aggressive behavior later in life than children who are not so exposed.»

Brownback said he hopes the statement will convince lawmakers that something has to be done about media violence. And, he said, «I hope parents will look at this and say that they're going to have to police their children's entertainment violence content the same way they police what their children eat and other health issues.»

One entertainment violence monitoring group, The Lion & Lamb Project in nearby Bethesda, Md., cheered the statement. «Right now, the message we're sending children in the media is that violence is OK ... that it's part of life and sometimes it's even funny» executive director Daphne White said. «We're even using violence for humor now.»

Bobek said television now has V-chips and a rating system to help parents take control of what their children watch. «We think more parents need to control their remote control,» Bobek said.

But White said the entertainment industry markets video games and toys to children based on R-rated movies, has increased the violence in movies and shows that are rated for children and even previewed adult-oriented movies during children's G-rated movie. «The industry has been actively marketing adult stuff to children while saying it's the adults' fault» she said.

____=

On the Net :

Motion Picture Association of America : <http://www.mpa.org/>

National Association of Broadcasters : <http://www.nab.org/>

The Lion & the Lamb Project : <http://www.lionlamb.org/>

Sen. Sam Brownback : <http://brownback.senate.gov/>

Child Abuse, Adult Stress Linked

By ERIN McCLAM = Associated Press Writer = 08/03/00

ATLANTA (AP) _ Abuse in early childhood dramatically changes the brain chemistry of women for life, making them more vulnerable to anxiety disorders and more easily frustrated by stress as adults, a study suggests.

Researchers said the results could lead to profound advances in treatment for depression _ for women and men. The study was published Wednesday in the Journal of the American Medical Association.

Dramatic differences in women based on whether they had been physically or sexually abused as children came to light when they were asked to speak in front of a poker-faced audience and to solve tricky math problems.

In women who had been abused, a key hormone that regulates the body's response to stress responded six times as strongly as in women with no abuse history. The early trauma makes the hormone hypersensitive, researchers said.

«We've known for a long time that if you enrich the environment during early development, you can get critical, positive long-term effects» said Dr. Charles Nemeroff of Emory University, one of the study's authors. «This is the other side of the coin, the dark side»

Anti-depressant medication available now indirectly targets the body's hormonal response to stress. But researchers said Wednesday the new information bolstered ongoing studies on whether anti-depressants can target specific stress-reaction hormones.

They also said it could help victims of abuse prevent falling into deep depression.

«This should be beneficial is seeing whether we can reduce that sensitivity» said Dr. Jeffrey Newport, a study author.

A professor from the University of Georgia disagreed with the conclusions from the Emory report.

«It's not always so» said Allie C. Kilpatrick, a professor of social work at the University of Georgia. «There are so many intervening factors. Who was the person providing the abuse, how long did the abuse continue, how much force and trauma occurred at the time? All those factor in to how someone reacts later in life.»

Kilpatrick said she did a study of her own with 500 women, including some who had sexual relations with their fathers when they were children.

«The effects were all varied» she said. «There were some women who had no traumatic effects and there were women who had a lot. It all depends on those intervening variables and the resiliency of the individual.»

The Emory study examined 49 women ages 18 to 45, dividing them into four groups by whether they had been abused as children and whether they suffered depression as adults. They were told to speak before a panel of observers who had been told not to show any reaction, and they were asked to subtract 17 from 4,000 continually.

Blood tests measured the response of cortisol and adrenocorticotrophic hormone, or ACTH, two hormones closely related to another hormone called CRF that controls the body's reaction to stress.

Cortisol and ACTH are much more easily measured in blood than CRF.

Researchers said they focused on women because both abuse and adult depression are more widely reported among women than men. But they said similar tests on animals have shown almost no difference in the responses of males and females.

«I have no doubt that this will be the case for both men and women» Nemeroff said Wednesday. «It just highlights the importance of public education about child abuse.»

=

On the Net :

JAMA : <http://jama.ama-assn.org>

Emory University : <http://www.emory.edu>

David Grossman, lieutenant colonel à la retraite de l'armée américaine, dans "Le Temps stratégique" no 92 (mars/avril 2000).

"Comment la télévision et les jeux vidéo apprennent aux enfants à tuer." ou les comparaison entre le phénomène stimulus-réaction tel qu'il est utilisé pour former les soldats, et qu'on retrouve dans les jeux.

Et pendant que vous y êtes, jetez un oeil quelques pages plus loin sur "Les médias vous disent quoi penser et comment...". Agenda setting, opinion publique, une explication simple du pouvoir des médias, histoire de vous convaincre de jeter votre tv par la fenêtre et de réaliser que le monde dépasse les marges de votre quotidien...